

Hyacinthe Leblanc de Marconnay

Valentine, ou la Nina canadienne

Comédie en un acte

BeQ

Hyacinthe Leblanc de Marconnay
(1794-1868)

**Valentine,
ou la Nina canadienne**

Comédie en un acte

(Montréal : Imprimerie de l'ami du peuple, 1836)

La Bibliothèque électronique du Québec
Volume 161 : version 1.0
Septembre 2002

Personnages

M. de Prainville, vieux capitaine de vaisseau français, actuellement fixé en Canada.

Charles, son neveu, aspirant dans la marine anglaise.

Saint-Léon, Français, fils d'un ami de M. de Prainville.

Valentine, nièce de M. de Prainville.

Mme Derbois, jeune veuve canadienne.

Jean-Baptiste, fils du fermier de M. de Prainville.

Un ouvrier, parlant.

Habitants.

Voyageurs.

La scène se passe en 1820 sur l'habitation de M. de Prainville, sur les bords du Saint-Laurent.

Le théâtre représente un salon; les portes et les fenêtres ouvertes laissent voir les bords du fleuve.

Scène première

Mme Derbois, Saint-Léon.

(Mme Derbois est assise et brode; Saint-Léon, debout, appuyé sur sa chaise, l'examine.)

MME DERBOIS. – Mais vraiment, c'est une folie!...

SAINT-LÉON. – Eh bien! guérissez-là, en me nommant votre époux.

MME DERBOIS. – Vous êtes fou, décidément!

SAINT-LÉON. – J'en conviens... mais... c'est de vous, madame.

MME DERBOIS. – Allons! La guérison sera facile.

SAINT-LÉON. – Il faudrait pour cela placer votre main dans la mienne, et vous rappeler tout ce qu'un tendre attachement peut avoir de charmes.

MME DERBOIS. – J'ai déjà porté la chaîne de l'hymen; mais, je vous avouerai que ce premier essai ne m'encourage guère.

SAINT-LÉON. – Vous voulûtes peut-être choisir alors, et vous savez que c'est une véritable loterie; au hasard – prenez encore un billet.

MME DERBOIS. – C'est une assez bonne plaisanterie.

SAINT-LÉON. – Sérieusement, madame, si malgré mon étourderie, l'amour s'était rendu maître de moi; s'il dépendait

du bonheur de ma vie entière de vous convaincre de ma sincérité...

MME DERBOIS, *se levant*. – Je vous plaindrais, et je chercherais à vous faire oublier une mauvaise pensée.

SAINT-LÉON. – Mais si, chaque jour, ma passion devenait plus violente...

MME DERBOIS. – Alors!... mais je suis bien bonne de vous écouter.

SAINT-LÉON. – Je vous préviens, que si je ne parviens à vous rendre sensible, j'en perdrai la raison.

MME DERBOIS. – En bonne foi, vous en prenez la route... Quelle tête!...

SAINT-LÉON. – Que vous importe ma tête, pourvu que mon coeur soit à vous?... Dans l'espoir de vous plaire, je me corrige chaque jour.

MME DERBOIS. – C'est sans doute pour commencer sa conversion, que monsieur passe toutes ses matinées à la chasse.

Saint-Léon, *finement*. – Madame se serait-elle aperçue de mon absence?

MME DERBOIS. – Qu'il reste des jours entiers sur l'eau, dans une barque, seul; au risque de nous faire craindre mille fois pour sa vie!...

SAINT-LÉON. – J'y resterais des siècles, si vous conduisiez la nacelle.

MME DERBOIS. – Que lorsqu'il demeure au logis, il nous étourdit à force de s'exercer au pistolet!... C'est au point qu'on ne s'entend plus dans la maison.

SAINT-LÉON. – Mais si je m’approche de vous, vous causez sur le champ avec M. de Prainville; si je vous propose de vous accompagner à la promenade, vous me refusez.

MME DERBOIS. – Brisons là!... Comptez-vous rester longtemps à l’habitation.

SAINT-LÉON. – Mais, je l’espère.

MME DERBOIS. – Je vous y engage; la belle saison est à peine commencée.

SAINT-LÉON. – Je ne partirai qu’avec vous.

MME DERBOIS. – Qu’avec moi!... mais j’ai le projet d’y demeurer encore longtemps; sans moi, que deviendrait cette pauvre Valentine?

SAINT-LÉON. – Eh! sans moi, qui pourrait vivre dans cette habitation. J’ai seul le talent de faire tout ce que je veux de ce bourru de Prainville; ce vieux capitaine qui croit toujours être sur son bord, qui tranche en vrai commandant de corsaire et qui, cependant, au milieu de ses bourrasques, est bien la meilleure pâte d’homme qui soit sous les cieux, son entêtement à part.

MME DERBOIS. – Sa brusquerie augmente depuis la perte de son neveu; cependant, on n’a pas eu de nouvelles certaines...

SAINT-LÉON. – Aucune... L’équipage a péri, dit-on.

MME DERBOIS. – C’est encore grâce à l’entêtement de M. de Prainville. Au moment d’unir son neveu à sa nièce, la guerre éclate entre l’Angleterre et les États-Unis; M. de Prainville, qui se souvient de son ancien état, veut que Charles consacre sa vie à sa patrie; mais, comme il n’aime point le service de terre, il le fait monter sur un vaisseau

britannique. Charles dut à cette circonstance de n'avoir point pris part aux lauriers remportés à Chateauguay. Les larmes de Valentine ne purent rien, et ce fatal naufrage ravit à cette amable enfant un amant qu'elle adorait.

SAINT-LÉON. – Eh! par une bizarrerie de M. de Prainville, il veut maintenant unir sa nièce à un vieil ami, goutteux, possesseur d'une immense fortune; comme si l'argent, à l'âge de Valentine, pouvait consoler d'un jeune mari.

MME DERBOIS. – Croyez-vous que M. de Prainville exécute son ridicule projet?

SAINT-LÉON. – Oui, madame, rien n'est plus sûr; c'est la seule chose, sur laquelle je n'ai pu lui faire entendre raison... C'est qu'il croit commander à un jeune coeur comme à un vaisseau de guerre.

MME DERBOIS. – Ma pauvre Valentine, que je te plains!...

SAINT-LÉON. – Il est décidé au point que je n'oserais le contrarier.

MME DERBOIS. – Cependant! je vous prie d'unir vos efforts aux miens.

SAINT-LÉON. – Vos désirs sont des ordres, madame; mais, pour m'encourager, si je parviens à empêcher ce mariage, promettez-moi de m'épouser?

MME DERBOIS. – Je fais un marché plus raisonnable... Si Valentine épouse Charles, le même jour, je vous accorde ma main.

SAINT-LÉON. – C'est vouloir évoquer les morts; et je ne suis pas un Orphée.

MME DERBOIS. – N'en parlons plus! Telles sont mes conditions.

SAINT-LÉON. – Me voilà certain d'un éternel célibat.

Scène seconde

Les prédécents, Jean-Baptiste.

JEAN-BAPTISTE, *à la cantonade*. – Eh! ben c'est bon... c'est pas la peine de s'fâcher et d'faire tant d'baragouinage.

MME DERBOIS. – Qu'as-tu donc?

JEAN-BAPTISTE. – C'est môsieur qui m'gronde;... c'est la première chose qui m'arrive en me l'vant, et pis l'soir, avant de m'coucher, c'est la même chanson... Mais, à propos, j'oublie de vous dire qu'y vous attend pour déjeuner : quand j'dis qu'y attend, ça veut dire qu'y déjeune toujours.

SAINT-LÉON, *riant*. – Il n'aime point les cérémonies... Eh bien! est-ce pour cela qu'il te gronde?

JEAN-BAPTISTE. – C'est pour ane chose ben pu drôle, allez!... aussi ben j'vas vous conter ça; y déjeune, ainsi y m'surprendra pas... D'abord y m'a donné ane commission ben pressée.

MME DERBOIS. – On ne s'en douterait point!

JEAN-BAPTISTE. – Oh! ma frine, pour faire plaisir à mamselle Valentine, y faut pas qu'je m'casse le col, en f'sant déligence.

SAINT-LÉON. – Explique-toi!

JEAN-BAPTISTE. – Pour que vous saviez tout, y faut commencer par le commenc'ment : j'dois vous dire, d'abord,

qu'not' bourgeois m'avait ordonné c'matin d'appareiller la chambre qu'y destine à M. Gobineau : c'vieux qui doit v'nir croquer not' jeune bourgeoise, qu'a pas déjà l'air si contente d'ça; quant à ça c'est pas ben régalant de s'marier à la goutte et au rhumatisme!... Mais, je m'permettrai pas d'faire des réflexions parce que ça me r'garde pas en toute, en toute, à c'que dit encore l'capitaine de bâtiments, qu'aime pas les mots inutiles... y m'avait défendu d'quitter la chambre avant qu'tout soye paré. Eh! dam! c'était ben sale, parc'qu'y a longtemps qu'on n'y pensait guère... V'là-t-y pas, pendant que j'fesions l'berdas, qu'j'entends app'ler : Batisse,... Batisse!... C'était môsieur;... moi, j'ai pas garde de m'déranger, pisque j'étions après arranger, et j'dis à César, not' gros chien, de descende... C'est pas toi, qu'j'appelle, dit môsieur, en donnant un grand coup d'pied à c'te pauv'bête; ça m'a fait mal au coeur, pars'-que j'aime César autant que mon prop'frère... à la fin, j'vas voir c'qu'y m'veut, pour épargner la ramasse à mon chien. – Pourquoi don, t'faire attendre, m'dit-y?... – Dam! môsieur... – Silence! qu'y r'prend... – Je m'tais, que j'continue... – J'veux pas qu'on réponde quand j'interrogeons, qui crie... C'qu'est ben difficile, vous conviendrez, pisque, si j'réponds pas, y s'fâche... – As-tu été au port, voir si mon ami Gobineau est arrivé? qu'y ajoute... R'gardez un peu, y m'en avait pas encore soufflé mote... Comme y m'avait défendu de parler, j'ouvrais pas la goule... Alors, y s'met en colère, et m'dit : – M'répondras-tu, à la fin? avec c'te grosse voix, et pis ces gros yeux, qui font peur à tout le monde... V'là que j'tremble, en lui criant d'toutes mes forces : – Môsieur, j'y ai pas été... – Grosse bête! qu'y r'prend... voyez un peu si on peut dire que

j'suis ane grosse bête?... – Cours vite!... et pis j'y cours tout d'suite.

SAINT-LÉON. – Je vois que tu y mets de l'empressement.

JEAN-BAPTISTE. – J'vas m'informer du prétendu.

MME DERBOIS. – Il a raison de ne pas se presser; il viendra toujours trop vite.

JEAN-BAPTISTE. – P'tête ben, qu'la goutte le tourmente; car, à soixante ans, ça peut pas ête l'mal de dents.

SAINT-LÉON. – Depuis longtemps on espère sa visite.

JEAN-BAPTISTE. – Mais j'réfléchis... s'y pouvait pas marcher? j'ai envie d'am'ner la calèche.

DE PRAINVILLE, *dans la coulisse*. – Mille bombardes!...

SAINT-LÉON. – Monsieur de Prainville!...

JEAN-BAPTISTE. – Je m'sauve : j'veux pas m'trouver sous sa main, sans l'futur clopin-clopotant.

Scène troisième

Mme Derbois, Saint-Léon, De Prainville, ouvriers.

DE PRAINVILLE. – Redoutez ma colère, et partez vite.

UN OUVRIER. – Quoisque vous avez donc monsieur?

DE PRAINVILLE. – Je n'ai point de raisons à vous donner.

UN OUVRIER. – On ne s'coue pas les gens comme ça!

DE PRAINVILLE. – Vous êtes tous des paresseux!

UN OUVRIER. – Nous faisons notre besogne en conscience.

DE PRAINVILLE. – Oui;... et vous buvez mon cidre.

UN OUVRIER. – Il est comme vous, monsieur, si bon que chacun l'aime.

DE PRAINVILLE. – Craignez la tourmente!

UN OUVRIER, *aux autres*. – Y'a rien à y dire.

DE PRAINVILLE. – Manoeuvrez bien à l'avenir, et tout le monde en bas.

UN OUVRIER, *aux autres*. – Le mieux est de le quitter faire et de r'tourner à la besogne.

(Ils sortent.)

Scène quatrième

Les précédents, excepté les ouvriers.

SAINT-LÉON. – Mais, qu'ont-ils donc fait?

DE PRAINVILLE. – Ah! c'est vous?... Ce qu'ils ont fait? Demandez-leur plutôt; car, pour moi, je ne le sais pas; ils m'ont mis d'une colère!... Ah! ça, êtes-vous fou de vous faire attendre? Vous savez bien, qu'on sert à neuf heures.

SAINT-LÉON. – Est-ce que vous n'avez pas déjeuné?

DE PRAINVILLE. – Si fait.

SAINT-LÉON. – Alors vous avez pris patience.

DE PRAINVILLE. – Patience!... Voilà leur grand mot... mais, par la Sainte Barbe, que faisiez-vous ici seul?... Ah! madame, je ne vous voyais pas... Oh! flibustier, je connais maintenant la cause... vous vouliez voguer avec l'amour...

MME DERBOIS. – Non, capitaine; c'était avec l'hymen, et vous savez que c'est une traversée dangereuse!

DE PRAINVILLE, *regardant Mme Derbois*. – M'embarquer ainsi me semblerait doux... mais je craindrais le naufrage.

MME DERBOIS. – Seriez-vous jaloux?

DE PRAINVILLE. – Morbleu! je le suis de mon autorité, et au point que... je ne voudrais pas vous épouser.

SAINT-LÉON. – Vous avez raison, capitaine; car, si vous aviez des vues sur une aussi jolie capture, vous rencontriez plus d'un corsaire en croisière.

DE PRAINVILLE. – Voyez! ce jeune aspirant, qui sait à peine gouverner sa nacelle, et qui parle déjà de jeter le grappin d'abordage sur un vieux loup de mer. Rassurez-vous, Saint-Léon, ce n'est qu'une plaisanterie; je suis trop âgé pour vous porter ombrage.

MME DERBOIS. – Voilà qui est sensé!... mais, écoutez donc, mon cher de Prainville : un vieux garçon, dites-vous, ne doit pas prétendre à plaire à une jeune femme...

DE PRAINVILLE. – Sans doute!

SAINT-LÉON. – Une jeune personne ne peut aimer un homme beaucoup plus âgé qu'elle? C'est encore là une des conséquences.

DE PRAINVILLE. – Certainement!

MME DERBOIS. – Pourquoi donc contraindre Valentine?

DE PRAINVILLE. – Ah!... C'est différent!... Il y a une grande distance entre une veuve et une demoiselle; la veuve peut faire des comparaisons; la demoiselle est hors d'état d'y penser.

MME DERBOIS. – Ce raisonnement est moins juste que l'autre.

DE PRAINVILLE. – J'espère, madame, que vous m'accordez tout mon bon sens?

SAINT-LÉON. – Sans contredit!... mais, un lourd trois-mâts hollandais, peut-il faire le même chemin qu'une légère corvette anglaise?

DE PRAINVILLE. – La conserve est difficile.

SAINT-LÉON. – Eh! bien! M. Gobineau ne peut voguer dans les mêmes eaux, que mademoiselle Valentine.

DE PRAINVILLE. – Balivernes!...

MME DERBOIS. – Mais, dans tout, on a des motifs?

DE PRAINVILLE. – Madame, il y a une raison yankee, qui me plaît fort.

MME DERBOIS. – Laquelle?

DE PRAINVILLE. – C'est... parce que.

SAINT-LÉON. – Voilà une raison sans réplique... Cependant, capitaine, êtes-vous sûr de la mort de Charles?

DE PRAINVILLE. – Ce n'est que malheureusement trop vrai; Charles a trouvé le trépas, aux lieux où cent fois je désirai finir mes jours; à vingt encâblures du rivage, dans un beau sable.

MME DERBOIS. – La perspective est séduisante, pour moi, cependant, je préfère la terre ferme et un beau gazon.

DE PRAINVILLE. – Bah! vous ne serez jamais marin. Ah! si vous connaissiez les agréments du métier!... Oui, c'est un bel état que celui du matelot; si la crainte du naufrage le retenait, le verrait-on sillonner l'onde? L'homme de mer est le plus sot animal à terre! Le gin et la pipe forment tous ses plaisirs; mais, aussitôt que le signal du départ se donne, son front se déride; il boit à sa maîtresse, à ses succès, à son capitaine. La brise s'élève! il faut sortir du port, car la marée se retire. Embarquons, mes enfants! Sachons profiter du vent. La foule se précipite! c'est à qui monte le premier à bord; l'ancre se détache, et la terre a fui!... Voyez-vous ce vaisseau suspendu sur les flots; il lève sa tête altière, et semble braver les cieux! Le maître d'équipage, le porte-voix en main, crie au timonier : chasse-tribord, chasse-babord, brasse-carré, brasse-serré! Hissez la grande voile!... Au milieu du murmure des eaux, vous entendez le matelot à la manoeuvre; ohé! ohé!... Mais, un grain arrive, et tout change de face : le maître d'équipage reprend son porte-voix et crie de nouveau : ferme les écouteilles! Ferle la voile de top-galant! Combien de brasses? Au largue! gouverne au plus près!... La foudre tombe avec fracas, le vent déchire les toiles; ferlez! ferlez les voiles!... Le matelot grimpe comme un chat aux mâts les plus élevés; là, il est suspendu entre la vie et la mort, sans quitter l'amarre... vain espoir! la tourmente ne s'apaise point; nous sommes seuls, isolés du monde; au milieu de montagnes d'eau!... alors, on n'espère plus de salut; on s'agenouille devant Dieu; et c'est à lui qu'on confesse ses péchés, en implorant sa miséricorde. « Saint-Antoine, notre patron, et vous Seigneur miséricordieux, daignez écouter notre prière et terminer nos cruelles épreuves!... » Soudain! le ciel devient calme; les eaux cessent de rouler; la joie brille sur le pont; on

noie la tristesse dans le rhum, et on sillonne gaiement de nouveau les flots. Voici bientôt une autre scène : l'ennemi s'avance, il nous donne la chasse; on ne veut pas le fuir, et on lui épargne moitié du chemin; quand on est à portée, le commandant crie d'une voix de tonnerre : – « Branle bas général! » Chacun s'élançe, chacun est à son poste! le soldat qui veut signaler sa valeur trouve des appas dans la musique qui s'apprête : les grenades, les mousquetades, les coronades se croisent, s'entrechoquent, et le matelot danse au milieu de la mitraille!... bon!... bon!... bon!... bon!... c'est l'ennemi qui gronde!... bon!... bon!... bon!... bon!... on lui réplique sur le même ton;... on s'accroche, on saute à l'abordage; la hache, le pistolet et le coutelas font feu de toutes parts. On s'empoigne corps à corps – on se roule dans des flots de sang;... Notre pavillon orne enfin la prise; l'ennemi est vaincu!... Nous soignons les blessés, nous enterrons les morts avec solennité, puis nous amarrons notre capture, en attendant que notre part de prise paie les dettes que nous allons faire en buvant à notre victoire.

Scène cinquième

Les précédents, Valentine.

VALENTINE. – Mon oncle!

DE PRAINVILLE. – Ah! te voilà, ma bonne amie? tu te fais toujours désirer.

MME DERBOIS. – Bonjour, Valentine. (*Elle l'embrasse.*)

SAINT-LÉON. – Mademoiselle, je vous présente mes hommages.

DE PRAINVILLE. – Mais tu n’as pas descendu au jardin, ce matin, selon ta coutume... Je gage que c’est Saint-Léon qui t’a effrayé?... Morbleu! il m’a réveillé en sursaut avec ses coups de pistolets... Je me croyais encore en mer.

VALENTINE. – Je ne l’ai pas entendu.

MME DERBOIS. – Il fallait que vous fussiez bien préoccupée, ma chère amie?

VALENTINE. – Je pensais à lui!...

DE PRAINVILLE, *à part*. – Toujours!...

VALENTINE. – Il me semble qu’il ne m’a quitté que d’hier et qu’un long sommeil... Oui! le jour de son départ est toujours présent à ma pensée.

DE PRAINVILLE. – Pauvre enfant!... elle me ferait pleurer comme une voile après la brise... tâche de détourner ces souvenirs.

VALENTINE. – Je le voudrais! mais en vain!... l’oublier est au-dessus de mes forces... Cette nuit, je voyais Charles en songe; il était de retour.

DE PRAINVILLE. – Je te promets encore d’heureux instants... avec mon ami Gobineau; le bonheur te sourira.

VALENTINE. – Mon oncle, permettez-moi de vous consacrer le reste de mes jours.

DE PRAINVILLE. – Oui, mon enfant! il est bien convenu que ton mari et toi ne me quitterez jamais.

VALENTINE. – Je ne puis consentir.

DE PRAINVILLE. – Ah! ça, ma nièce, ce n’est pas d’aujourd’hui que je vous confie mes projets à cet égard...

vous aviez choisi un époux; je ne vous ai pas contrariée... maintenant, c'est à mon tour; je vous en destine un et j'entends, par la Sainte-Barbe!... Mais voyez un peu si elle me répondra?

MME DERBOIS, *impatiente*. – C'est par trop tyrannique aussi... regardez son état!

DE PRAINVILLE. – Elle est dans un temps plat... mais, je vais l'en tirer... Voilà donc la récompense de mes soins, mademoiselle; que seriez-vous devenue à la mort de vos parents, si je n'avais quitté mon pays pour venir me fixer ici et sauver votre jeune embarcation?...

VALENTINE. – Mon oncle! puisque vous l'exigez, j'obéirai!...

DE PRAINVILLE. – Ah!.. à la bonne heure donc, et tu seras heureuse.

VALENTINE, *machinalement*. – Oui, mon oncle!

DE PRAINVILLE, *à Mme Derbois et à Saint-Léon*. – Vous voyez? j'en fais tout ce que je veux.

Scène sixième

Les précédents, Jean-Baptiste.

JEAN-BAPTISTE. – Môtieur! Môtieur!

DE PRAINVILLE. – À l'autre maintenant!...

JEAN-BAPTISTE. – Ah! c'est que j'sommes d'ane joie, d'in bonheur, d'ane satisfaction, qu'j'en avons l'coeur tout

écarquillé, et qu’j’en sautons de plaisir!... Là! là! là! là! (*il danse.*)

DE PRAINVILLE. – Qu’as-tu pour danser comme un brick dans un gros temps?

JEAN-BAPTISTE, *dansant*. – Là! là! là! là!

DE PRAINVILLE. – Mât déjeté!... Finiras-tu?

JEAN-BAPTISTE, *dansant*. – Là! là! là! là!

DE PRAINVILLE, *le retenant*. – Reste là! voile déralinguée; et si tu prononces une parole, si tu fais un geste sans ma permission, je te casse comme une vergue de misaine par un gros grain... voyons, réponds au commandement comme un matelot bien appris... As-tu vu Gobineau?

JEAN-BAPTISTE. – Non!

DE PRAINVILLE. – Comment!

JEAN-BAPTISTE. – Non!

DE PRAINVILLE. – Point de nouvelles?

JEAN-BAPTISTE. – Si fait!

DE PRAINVILLE. – Quoi?

JEAN-BAPTISTE. – Ane lettre!

DE PRAINVILLE. – Où est-elle?

JEAN-BAPTISTE. – Là!

DE PRAINVILLE. – Donne!

JEAN-BAPTISTE. – La v’là!

DE PRAINVILLE, *ouvrant la lettre*. – Qui peut le retenir?

(*Jean-Baptiste fait des signes à Valentine, qui ne le voit pas; de Prainville s’en aperçoit et le prend par le bras.*)

DE PRAINVILLE, *à part*. – Si je n’amarre point cette prise, elle échappera à ma vigilance... (*haut*) Parle et je serre le cabestan!...

JEAN-BAPTISTE. – Aye! aye!...

DE PRAINVILLE. – Veux-tu te taire?

JEAN-BAPTISTE. – Vous m’faites mal au bras!

DE PRAINVILLE. – Prends garde, je donne un cran de plus... (*à part*.) Voyons cette lettre.

MME DERBOIS, *à Saint-Léon*. – C’est sans doute un retard.

SAINT-LÉON, *de même*. – Un catharre.

DE PRAINVILLE, *lisant*. – MON CHER AMI,

Un rhumatisme aigu me retient... que la mitraille l’emporte...

(*Jean-Baptiste fait toujours des signes.*)

MME DERBOIS, *à Saint-Léon*. – Mais, que veux donc Jean-Baptiste?

SAINT-LÉON, *de même*. – Patience, nous saurons tout.

DE PRAINVILLE. – Mon ami Gobineau me marque qu’il est retenu pour affaire.

VALENTINE, *revenant à elle*. – Ah! tant mieux!...

DE PRAINVILLE. – Mais, sous huit jours, il sera ici!

VALENTINE. – Ah! tant pis!

DE PRAINVILLE, *à Jean-Baptiste*. – Pourrais-tu bien me dire pourquoi tu hisses tes signaux comme un bâtiment en détresse?

JEAN-BAPTISTE. – J’peux-t-y parler?

DE PRAINVILLE. – Oui! je te l’ordonne!

JEAN-BAPTISTE. – C'est t-y pas d'valeur!

DE PRAINVILLE. – Dépêches!

JEAN-BAPTISTE. – Oh! c'est qu'vous m'empêchez toujours d'parler, comme un muète, qu'a perdu la langue.

DE PRAINVILLE. – Délie-là, maintenant.

JEAN-BAPTISTE. – Eh! ben don!... mais non! je n'dirai rien.

DE PRAINVILLE. – A t'on jamais vu un tel bâtiment côtier? Il court dix noeuds, quand on n'en a que faire, et il reste à plat, quand on veut marcher... Parleras-tu, ou je te jette le grappin d'abordage?...

JEAN-BAPTISTE. – Pisque vous l'voulez... mais, i' faut que j'prenne des précautions, car, vous timberiez tous d'fièvre en chaud mal... Eh! mamselle Valentine, faut la ménager.

DE PRAINVILLE. – Fais comme tu voudras. Si on le retient, il sombrera sous voiles.

JEAN-BAPTISTE. – Pisque j'ai mon franc-parler, j'dirai don, avec toute la précaution du monde,... qu'môsieur Charles est en vie.

VALENTINE, *s'évanouissant*. – Ah! Dieu! je succombe!...

MME DERBOIS. – Sot que tu es! tu fais mourir ta maîtresse!

JEAN-BAPTISTE. – Là! j'savais ben que j'parl'rais trop vite.

SAINT-LÉON. – Tu rêves?

JEAN-BAPTISTE. – J'vous dis qu'non.

DE PRAINVILLE, *étonné*. – Si c'est une fausse manoeuvre, prends garde que je n'emboisse mon vaisseau sur le tien.

JEAN-BAPTISTE. – Jarnigué! non! il est pas mort; j'l'ons'vu, comme j'vous vois.

DE PRAINVILLE. – Serait-il possible?

JEAN-BAPTISTE. – Y m'a parlé.

SAINT-LÉON. – Où est-il?

JEAN-BAPTISTE. – Y vient d'débarquer par le Skinebote.

MME DERBOIS, *qui a donné ses soins à Valentine*. – Elle reprend ses esprits.

JEAN-BAPTISTE. – C'te char p'tite demoiselle.

VALENTINE. – N'est-ce point un songe!... au moins celui-là est heureux.

JEAN-BAPTISTE. – Non! non! c'est pas ane vision... ah! seigneur mon gueux!... c'est ane vrai vérité.

DE PRAINVILLE. – Je n'en reviens pas!

VALENTINE. – Ah! ne me réveillez point!

JEAN-BAPTISTE. – Au contraire, réveillez-vous; v'nez, v'nez, mamselle.

VALENTINE. – Conduis-moi, Jean-Baptiste.

MME DERBOIS. – Valentine! tu ne peux, dans cet état!...

VALENTINE. – Je suis mieux!... voyez, je ne chancèle pas.

JEAN-BAPTISTE. – J'vous donn'rons l'bras, j'vous port'rons.

VALENTINE. – Guide mes pas.

JEAN-BAPTISTE. – Sûrement! courons!...

(Ils sortent.)

Scène septième

Les précédents, excepté Valentine et Jean-Baptiste.

SAINT-LÉON, *à part.* – Quel espoir! (*à madame Derbois.*)
Vous souvenez-vous de votre promesse?

MME DERBOIS, *à Saint-Léon.* – Le mariage n'est pas encore fait.

SAINT-LÉON, *de même.* – Il se fera... (*à de Prainville*)
Mais! l'ami de Prainville, que faites-vous là, comme un esquif engravé?

DE PRAINVILLE. – Je ne sais... cette nouvelle m'a ému à un point!... Est-il donc vrai que Charles existe?

SAINT-LÉON. – Cela paraît probable... j'espère que voilà qui dérange vos projets?

DE PRAINVILLE. – Pourquoi cela?

SAINT-LÉON. – Puisque votre neveu est de retour, vous ne penserez plus à M. Gobineau.

DE PRAINVILLE. – Je suis ravi de cette résurrection, mais, Charles arrive trop tard; ma parole est donné, je ne puis reculer.

MME DERBOIS. – Sérieusement?

DE PRAINVILLE. – Aussi sérieusement que si je tenais la barre dans un canal rempli de récifs.

SAINT-LÉON. – Allons! vous allez faire, de gaieté et de coeur, le malheur de deux jeunes gens.

DE PRAINVILLE. – Bah!... ce ne sera pas éternel! Gobineau est vieux et, après lui, Charles reprendra ses droits.

MME DERBOIS. – Jolie perspective!

DE PRAINVILLE. – Ils s'arrangeront ensemble.

SAINT-LÉON. – À sa place, je m'arrangerais très bien; et un bon duel...

DE PRAINVILLE. – C'est ça!... mauvaise tête!... comme si on devait verser son sang pour autre chose que sa patrie...

SAINT-LÉON. – Il est des occasions...

DE PRAINVILLE. – Aucune n'est excusable, quand elle n'a pas pour l'honorer, l'intérêt public.

SAINT-LÉON. – Ma foi! quand on est jeune, un rival est une nuisance générale, et quand on le tue, on a expulsé un ennemi de la société.

DE PRAINVILLE. – Lui donneriez-vous ce conseil?

SAINT-LÉON. – Pourquoi pas?

DE PRAINVILLE. – Morbleu! j'étouffe de colère!

MME DERBOIS. – Eh! messieurs!

DE PRAINVILLE. – C'est qu'il me contrarie à un point...

MME DERBOIS. – Apaisez-vous!

SAINT-LÉON. – Laissez, madame, le capitaine ne me fera pas mettre une voile de plus, pour l'éviter.

DE PRAINVILLE, *en colère*. – Je pourrais... mais, je suis, je crois, aussi fou que lui.

MME DERBOIS. – Allons au devant de Charles.

DE PRAINVILLE. – Vous avez raison, cela vaudra mieux... venez, venez! car il me tarde aussi de l'embrasser.

Scène huitième

Charles, Valentine.

CHARLES. – Enfin, ma chère cousine, après une si longue absence, je vous revois.

VALENTINE. – Oui! mon ami, mais maintenant que je vous ai bien grondé, je me rappelle que vous m’avez promis de me dire les raisons qui vous empêchèrent de nous donner plutôt de vos nouvelles.

CHARLES. – Vous savez que je partis avec la flotte destinée à attaquer l’Amérique sous les ordres de Sir Robert Otway. La frégate, sur laquelle j’étais aspirant, fut éloignée du reste de l’escadre, et nous errâmes à l’aventure; les flots nous poussèrent dans la mer du Sud : après deux mois de souffrances extraordinaires, nous fîmes naufrage sur les côtes du Nord-Ouest. Tout périt! et j’aurais dû éprouver le même sort, lorsque, par un miracle de la Divine Providence, je rouvris les yeux, et me trouvai sur un rocher; une terre était auprès; je m’y rendis; mais, j’étais exténué de fatigue! Je fus bientôt entouré d’une tribu de Sauvages, qui me donnèrent les soins les plus pressés; je passai un temps infini parmi eux, ne pouvant trouver aucune communication; ces braves gens ne voulaient point me laisser partir. J’échappai cependant, et après avoir erré de désert en désert, je parvins au fort William, où je trouvai les agents de la compagnie, qui m’associèrent à leurs voyageurs, avec lesquels je revins en ces lieux.

VALENTINE. – Combien de tourments n’avez-vous pas dû endurer?

CHARLES. – Mon plus grand était de penser aux obstacles qui nous séparaient.

VALENTINE. – La nouvelle de votre mort était une certitude pour tout autre que pour moi, qui ne voulais pas y croire.

CHARLES. – L’inquiétude où je vous savais, augmentait encore l’horreur de ma position.

VALENTINE. – Pauvre Charles!

CHARLES. – Six ans loin de vous!... mais, votre main presse la mienne, tout est oublié!... ne songeons qu’au plaisir d’être réunis.

VALENTINE, *soupirant*. – Ah! mon ami!

CHARLES. – Qu’avez-vous!... vous soupirez encore.

VALENTINE. – J’en ai bien sujet!

CHARLES. – Vous m’effrayez!... Expliquez-vous?...

VALENTINE. – Mon oncle, croyant ne plus te revoir, a disposé de ma main.

CHARLES. – Se peut-il?

VALENTINE. – Ce n’est que trop vrai!

CHARLES. – Tout conspire contre mon bonheur.

VALENTINE. – Ah! n’ajoute pas à mes tourments.

CHARLES. – Mais, quel est le téméraire, qui veut me ravir ta main?

VALENTINE. – Un ami de mon oncle.

CHARLES. – Ce bon parent ne peut vouloir ma mort une seconde fois?

VALENTINE. – Je ne sais; mais, je crains tout de sa rigidité.

CHARLES. – Je me jeterai à ses pieds, il ne sera pas sourd à mes supplications.

VALENTINE. – Ciel! le voilà! je te laisse avec lui.

Scène neuvième

Charles, de Prainville.

CHARLES, *à part*. – Que vais-je lui dire?

DE PRAINVILLE. – Enfin! je te retrouve... voilà, sans reproches, une heure que je te cherche... c'est pire qu'une chaloupe dans une brume.

CHARLES. – Mon oncle!...

DE PRAINVILLE. – Mon oncle!... mon oncle!... Tu sembles éviter l'abordage!... embrasse-moi, mon cher Charles.

CHARLES, *se jetant dans ses bras*. – Ah! de grand coeur!

DE PRAINVILLE. – C'est ça; sabord contre sabord; c'est la bonne manière de se témoigner son affection, après un coup comme celui que m'a donné ta fausse mort.

CHARLES. – Vous étiez donc bien affligé!

DE PRAINVILLE. – Tu demandes cela?... autant que quand je quittai mon vaisseau pour ne plus y retourner; et ce n'est pas peu dire.

CHARLES. – Je ne doutais pas de votre âme.

DE PRAINVILLE. – Maintenant, tu vas me conter ton histoire, ce doit être beau, car ça s’est passé en pleine mer, ou peu s’en faut.

CHARLES. – Je garde ce récit pour une de nos veillées.

DE PRAINVILLE. – À ton aise, mon garçon.

CHARLES. – Aujourd’hui, j’ai des choses plus importantes à vous dire.

DE PRAINVILLE. – Parle!

CHARLES. – Ma cousine!...

DE PRAINVILLE. – Sera charmée de te revoir.

CHARLES. – Je le sais... je viens réclamer...

DE PRAINVILLE. – Quoi?

CHARLES. – Vos promesses.

DE PRAINVILLE. – Mes promesses?

CHARLES. – Mon départ a seul empêché notre union.

DE PRAINVILLE. – Écoute, mon lieutenant,... je serai franc comme un cordage neuf... – tu arrives trop tard.

CHARLES. – Comment?

DE PRAINVILLE. – Elle est mariée.

CHARLES. – Mariée?

DE PRAINVILLE. – Ou peut s’en faut; ma parole est donnée à Gobineau.

CHARLES. – Quoi! ce vieux commandant?

DE PRAINVILLE. – Ne parlez pas avec irrévérence de vos supérieurs.

CHARLES. – Mais, il n’a jamais servi.

DE PRAINVILLE. – Sur mer, il est vrai, et celà d’abord a fait quelques difficultés; car je ne voulais pour gendre qu’un

marin; cependant, j'ai réfléchi qu'il était venu une fois de Boston à Québec sur un vaisseau, et les difficultés ont été aplanies; d'ailleurs, il s'est bien conduit dans la guerre, de 1779, et en 1814 il a donné de très bons conseils.

CHARLES. – Vous avez beau vanté ses succès, il ne parviendra jamais à m'arracher celle que j'aime.

DE PRAINVILLE. – Jamais!... par la Sainte-Barbe c'est trop dire; jeune homme! vous portez encore un habit qui demande de la soumission... je suis votre capitaine, quand bien même je ne serais point votre oncle; ainsi, attention au commandement... Qui diable vient déranger ma manoeuvre? Venez dans mon cabinet, et j'achèverai de vous convaincre que l'obéissance est votre premier devoir.

CHARLES. – Mais! mon oncle!...

DE PRAINVILLE. – Pas de réplique, ou je vous fais mettre à fonds de cale... Attention au commandement... par flanc, droite à droite, par file à gauche, en avant, marche.

(Ils sortent.)

Scène dixième

Jean-Baptiste, *seul*. – Eh! ben! ousqu'y sont don tous? l'plaisir les a fait en aller... ah! dam! c'est qu'on est ben content du r'tour d'not'char p'tit mait' du bon Gueux!... ça s'ra au moins un jour de fête, et pis! – c'môsieur Gobineau, le v'là-t-y r'poussé un peu, comm' l'enn'mi au lac Champlain: car, c'est pas possible que l'vieux grognon d'capitaine voudrait un mariage aussi infâme que c'tui-là; il

en s'rait bien capable! pourtant, ça s'rait d'valeur; pas qu'y a pas moyen de rien dire, quand il a parlé : Ah! mon Gueux! comme c'est bête d'ête tirillé de tout côté pour l'mariage; c'est comme moi : toutes les jeunes filles des paroisses voisines voudraient que j'les épousit; mais j'leu dis pas fort, à d'aut'dénicheurs de marles; adieu Françoise, Marie-Anne, Geniève, Josepte, et un tas d'aut'; c'est pas mon goût de m'mett' à la chaîne; ça perd c'te jeunesse; ça empêche d'aller à la cantine et c'est bon pour quand on est pu vieux... quien, mais comme j'm'amuse et j'pense pas qu'les voyageurs sont à la veille d'arriver; not'jeune bourgeois les a laissés en route, pour prendre le squinebote, pas qu'ça va plus vite; mais les v'là qu'y nagent à toutes forces su'l'Saint-Laurent, et comme la rivière, donne pas à boire, faut qu'j'leu's'agreyent queuq'chose pour les ravigotter.

Scène onzième

SAINT-LÉON. – Sais-tu où est Charles?

JEAN-BAPTISTE. – Ma frine, non! mais j'cré qu'il est avec son oncle.

SAINT-LÉON. – Que fait Madame Derbois?

JEAN-BAPTISTE. – Ses paquets.

SAINT-LÉON. – Comment?

JEAN-BAPTISTE. – Oui! all part.

SAINT-LÉON. – Elle nous quitte?

JEAN-BAPTISTE. – Dam! j’sais pas, mais a m’a dit d’prend’ la calèche dans deux heures pour porter ses valises au squinebote du Moral.

SAINT-LÉON. – Elle devait rester toute la belle saison.

JEAN-BAPTISTE. – Bah! all a eu ane qu’relle avec môsieur, à l’égard du mariage, et n’veut plus rester.

SAINT-LÉON, *à part*. – Elle craint plutôt que cet hymen ne s’accomplisse, et qu’elle ne soit obligée de m’en payer le prix.

JEAN-BAPTISTE. – Ah! ça! Môsieur Saint-Léon; vos restez-don, vous?

SAINT-LÉON, *à part*. – Aurai-je compté à tort sur son amour?

JEAN-BAPTISTE. – Vous dans’rez ave’ nous?

SAINT-LÉON, *à part*. – Les femmes sont si bizarres!

JEAN-BAPTISTE. – Vous êtes si joyal, que j’aime ben, quand vous vous mêlez d’queuq’chose.

SAINT-LÉON, *à part*. – Je m’y perds!

JEAN-BAPTISTE. – Vot’ bonne humeur ne s’démentit jamais.

SAINT-LÉON, *à part*. – Quelle anxiété!

JEAN-BAPTISTE. – Vous riez toujours... mais y me r’garde pas!... Môsieur Saint-Léon! Môsieur Saint-Léon!...

SAINT-LÉON. – Eh! va te promener!

JEAN-BAPTISTE. – Eh! ben! queu maringouin vous pique don?

SAINT-LÉON. – Laisse-moi tranquille!

JEAN-BAPTISTE. – Pourtant, j’voulais vous dire.

SAINT-LÉON. – Ah! par le sabord d'avant!

JEAN-BAPTISTE. – Ah! le v'là comm' môsieur!...

SAINT-LÉON. – Partiras-tu, bavard éternel?

JEAN-BAPTISTE. – La tête y trotte.

SAINT-LÉON. – Si tu me casses les oreilles davantage, je te romperai les os.

JEAN-BAPTISTE. – Juste! la même chose que l'capitaine. Si y commenc' comme ça, y pourrait ben finir à la manière du vieux grogron. L'pus court, c'est d'faire comme not'bourgeois, d'filer doux. (*Il se sauve.*)

Scène douzième

SAINT-LÉON, *seul*. – Au moment où je comptais, soit par mon empire sur de Prainville, soit par mes conseils à Charles, avancer mes affaires avec Madame Derbois, elle m'échappe!... Si elle quitte ces lieux, elle est perdue pour moi, et je ne pourrai supporter ce coup; car, je le sens, je me suis laissé enflammer par ses yeux;... mais, patience, ne nous abattons point;... frappons les grands coups! (*Il se met à la table et écrit.*) C'est bien!... une mort supposée; cela force aux explications;... mourir pour une belle est une preuve d'attachement à laquelle on ne peut résister... eh puis, cela entre dans mes goûts à tirer du pistolet.

Scène treizième

Saint-Léon, Charles.

CHARLES. – Il n'est donc plus d'espoir!

SAINT-LÉON. – Peste soit de l'importun! ma lettre n'est point terminée... Ah! c'est vous Charles?... (*se levant*) Je laisse de côté les félicitations sur votre retour, pour arriver au plus pressé... vous avez parlé à votre oncle?

CHARLES. – Tout est fini!

SAINT-LÉON. – Ce n'est pas le moment de se livrer au désespoir.

CHARLES. – Il ne me reste plus qu'à m'éloigner!

SAINT-LÉON. – Vous avez cédé?... j'en étais sûr!

CHARLES. – Il le fallait!

SAINT-LÉON. – Quelle faiblesse!

CHARLES. – Le bonheur de Valentine en dépendait.

SAINT-LÉON. – Joli moyen de l'assurer!

CHARLES. – Vous savez combien mon oncle a de droits à mon respect?

SAINT-LÉON. – Il n'en a pas aux miens... et, pour le punir je le quitte. Je regrette le temps que j'ai passé à écouter complaisamment ses éternels récits de batailles et de navigation. C'est fini! je ne le réveillerais plus par mon tir au pistolet... À propos! êtes-vous adroit au pistolet?

CHARLES. – Pourquoi votre question?

SAINT-LÉON. – Parce que cela tient à l'éducation. Qui ne sait pas tenir un pistolet n'est pas digne de vivre.

CHARLES. – Comment pouvez-vous douter que cette arme me soit étrangère?

SAINT-LÉON. – Je suis curieux d'éprouver votre main.

CHARLES. – Bon!

SAINT-LÉON. – Eh! parbleu! de suite.

CHARLES. – Y pensez-vous! dans un pareil moment?

SAINT-LÉON. – Sans doute!... Cela étourdit. Il n'y a rien de tel pour chasser le chagrin... Pif! Pan! C'est une jolie musique et qui ranime; demandez aux Européens!... s'ils ont du noir dans l'âme, zeste! un coup de pistolet, et l'humeur est loin de la tête... D'ailleurs, mon intérêt particulier, et une cause, dont je vous instruirai en route, me porte à prendre cette petite distraction... Vous ne refuserez point de me rendre ce service d'ami?

CHARLES. – Je ne saurais!

SAINT-LÉON. – En vain vous refuseriez!

CHARLES. – Je ne puis!

SAINT-LÉON. – Ah! que de façons!... Venez, venez, vous dis-je. (*Il l'entraîne.*)

Scène quatorzième

VALENTINE, *seule*. – Charles!... Charles!... il ne m'entend point!... il me fuit!... il évite ma présence!... toute espérance s'éloigne de mon cœur!... Mon oncle est inflexible!... quel

destin est le mien!... Faisons une dernière tentative. Mon oncle est là;... jetons-nous à ses pieds;... mais non, il vaut mieux lui écrire!... j'éviterai son premier emportement. (*Elle s'assied à la table, et prend une plume.*) Que lui dirai-je?... Ah! laissons parler mon coeur!... (*Elle jette les yeux sur le papier.*) Mais, qui a tracé ces mots!... Charles évitait mon approche!... serait-ce pour moi?... quel pressentiment!... sortons de ce doute qui m'accable!... lisons!

« Ne conservant plus d'espoir de bonheur dans le reste de ma vie; elle me devient insupportable, je n'ai plus qu'à mourir. » (*On entend un coup de pistolet.*) Grand Dieu! le malheureux!... courons! s'il est temps encore!... (*Elle veut se lever.*) Ciel!... mes yeux s'obscurcissent; ma tête s'égaré, un froid mortel me saisit!... Ah!... (*Elle retombe évanouie.*)

Scène quinzième

Valentine, Jean-Baptiste, *puis* M. de Prainville *et* Mme Derbois.

JEAN-BAPTISTE. – V'là son tirement qui r'commence. (*On entend plusieurs coups de feu.*) Pan! Paf! Pan! Paf! Pif! Paf!... Le v'là-t-y qu'y s'en donne; car, j'gag'rais qu'c'est M. Saint-Léon qui fait tout c'beau tapage... Il est pas d'mauvaise humeur toujours, pisqu'y nous casse la tête, et... eh! ben! qu'est-ce que j'vois don là?... C'est mamselle!... Mamselle!... a r'mue pas plus qu'ane maison!... all est fraite comme d'la

glace!... si all était morte?... au s'cours! au s'cours! Mme Derbois! M^ôsieur! Mme Derbois!... au s'cours!...

DE PRAINVILLE, *arrivant*. – Qu'y a-t-il donc? Est-ce que l'ennemi est entré dans l'entre-pont par surprise?

JEAN-BAPTISTE. – C'est ben pis que ça... R'gardez?...

DE PRAINVILLE. – Ma nièce!

MME DERBOIS, *arrivant*. – Valentine!

DE PRAINVILLE. – Ma pauvre nièce, reviens à toi?...

JEAN-BAPTISTE. – J'sus ben sûr qu'a n'en r'viendra pas d'sitôt, c'te pauvre créature!

MME DERBOIS. – Elle n'est qu'évanouie... Ah! j'ai mes sels.

DE PRAINVILLE. – Vite, remettez-lui du leste; je ne puis la voir ainsi.

MME DERBOIS. – C'est votre dureté aussi qui cause cet état.

DE PRAINVILLE. – Sauvez l'équipage, madame, vous reprocherez ensuite les fautes au pilote.

JEAN-BAPTISTE. – A commence à s'rechaudir.

MME DERBOIS. – Elle reprend ses esprits.

DE PRAINVILLE. – Allons! allons! sors de ton fond de vase, ma Valentine!...

VALENTINE. – Qui m'appelle?

DE PRAINVILLE. – C'est moi, c'est ton oncle!

VALENTINE. – Mon oncle! c'est lui qui l'a voulu.

MME DERBOIS. – Vous voyez?... elle le dit elle-même.

VALENTINE, *à de Prainville*. – Vous n'eussiez pas été aussi sévère, vous?

DE PRAINVILLE, *à part*. – Mettons cela dans la fosse au carénage.

VALENTINE. – N'est-ce pas?

DE PRAINVILLE. – Oui! ma fille.

VALENTINE. – Ah!... vous êtes mon père?...

MME DERBOIS. – Sa raison s'égaré!

VALENTINE. – Eh! bien! mon père... je veux vous conter mon histoire... Vous savez bien, quand vous fîtes un grand voyage, mon oncle eut pitié de moi et prit soin de mon enfance;... il est bien bon mon oncle!

DE PRAINVILLE, *à part*. – Si elle continue, elle va me démâter.

VALENTINE. – Je vis mon cousin chez ce bon parent;... vous savez bien?... cet autre orphelin dont mon oncle a pris soin aussi...

JEAN-BAPTISTE, *à part*. – V'là que j'pleurons itout.

VALENTINE. – Nous nous aimions... et, malgré cela, ce bon oncle, qui a peut-être ses raisons, mais que je ne puis cependant comprendre, s'oppose à notre hymen.

MME DERBOIS, *à de Prainville*. – Pas une plainte contre vous!... Quelle âme généreuse!

VALENTINE. – Mon cousin s'est tué de désespoir.

DE PRAINVILLE. – Impossible!

VALENTINE. – Oh! oui! C'est bien sûr!... Il est mort!... Tenez, gardez cette lettre, et moi, je vais le voir...

MME DERBOIS, *à Valentine*. – Je vais avec vous.

VALENTINE. – Non! Je veux être seule. (*Elle sort.*)

MME DERBOIS. – Suis-la de loin, Jean-Baptiste, et veille sur elle.

JEAN-BAPTISTE. – Semez pas inquiète! Y n’y arrivera rien... J’allons mett’ tous les habitants sus pied. (*Il sort.*)

Scène seizième

Mme Derbois, de Prainville.

MME DERBOIS. – Oh! monsieur de Prainville, monsieur de Prainville, voilà votre ouvrage!

DE PRAINVILLE. – C’est un mauvais mouillage, j’y perds mes ancres... mais, cette lettre?... Voyons!... ce n’est pas l’écriture de Charles...

MME DERBOIS. – Eh! de qui donc?

DE PRAINVILLE. – De Saint-Léon.

MME DERBOIS. – De Saint-Léon!

DE PRAINVILLE. – Allons, je n’ai pas tort?

MME DERBOIS. – Voyons!...

DE PRAINVILLE. – Lisez, et vous verrez que c’est une erreur de signal.

MME DERBOIS. – Grand Dieu!... Le malheureux n’est plus! (*Elle s’évanouit.*)

DE PRAINVILLE. – Voilà l’autre bâtiment qui sombre maintenant!... Je suis joli garçon! N’ai-je pas l’air d’un

mousse de chambre au moment de l'embarquement... Ohé!
Ohé!... Arrivez donc!... quelqu'un!...

Scène dix-septième

Les précédents, Saint-Léon.

SAINT-LÉON. – Qu'y a-t-il pour crier de la sorte?

DE PRAINVILLE. – C'est une barque qui échoue!

SAINT-LÉON. – Madame Derbois.

DE PRAINVILLE. – Amène ici et amarre cette manoeuvre.

SAINT-LÉON, *la soutenant*. – De grand coeur!

DE PRAINVILLE. – Ouf! m'en voilà dégrapiné!... Ah!
mèche de canon! c'est vous qui mettez ainsi le feu à la
Sainte-Barbe.

SAINT-LÉON. – Moi!

DE PRAINVILLE. – Oui! mauvais matelot de presse! Avec
votre lettre de mort et vos coups de pistolet.

SAINT-LÉON, *à part*. – Ma ruse a fait effet. (*Haut.*) Ah!
voilà ses belles couleurs qui reparaissent.

MME DERBOIS. – Oh! laissez-moi mourir!

SAINT-LÉON. – Non! vivez pour mon bonheur!

MME DERBOIS. – Quelle voix!

SAINT-LÉON. – C'est celle d'un homme trop heureux de
ce qu'il entend.

MME DERBOIS. – Vous n'êtes donc pas mort?

DE PRAINVILLE. – Il vaudrait mieux qu’il le fût.

MME DERBOIS. – Toujours extrême, M. de Prainville...
Mais, cette lettre?

SAINT-LÉON. – N’était qu’une épreuve.

DE PRAINVILLE. – Jolie épreuve, morbleu! qui coûte la
raison à ma nièce.

SAINT-LÉON. – En effet! j’avais oublié ce malheur.

MME DERBOIS. – Il est affreux!

DE PRAINVILLE. – C’est la perte de ma plus belle corvette.

SAINT-LÉON. – J’ai fait le mal; je veux être le médecin.

DE PRAINVILLE. – Puissiez-vous être englouti dans une
mer sans fond, pour votre imprudence.

SAINT-LÉON. – Sérieusement, capitaine, aimez-vous
mieux tenir à vos projets qu’à la raison de Valentine?

DE PRAINVILLE. – Je donnerais ma meilleure boussole
pour la lui rendre.

SAINT-LÉON. – Asseyez-vous là, et écrivez ce que je vais
vous dicter.

DE PRAINVILLE. – Comment?

SAINT-LÉON. – Mais, si je donne la recette, c’est bien le
moins que vous fournissiez les drogues.

DE PRAINVILLE. – Allons! le vaisseau n’en sautera pas
plutôt. (*Il va à la table et s’assied.*)

MME DERBOIS, à *Saint-Léon*. – Voilà où conduit une
mauvaise tête.

SAINT-LÉON, à *Mme Derbois*. – La mienne m’aura guidé
vers la félicité, et je veux qu’elle fasse cette des autres... (*à de
Prainville*) Êtes-vous prêt?

DE PRAINVILLE, *gravement*. – Songez bien, monsieur, que votre vie dépend de la raison de ma nièce.

SAINT-LÉON, *avec âme*. – Je la donnerais de grand coeur, si je n’espérais réparer une imprudence involontaire.

DE PRAINVILLE. – Je tiens la plume.

SAINT-LÉON. – Écrivez?... ma chère nièce.

DE PRAINVILLE. – Nièce.

SAINT-LÉON. – Je ne veux pas ton éternel malheur.

DE PRAINVILLE. – Malheur.

SAINT-LÉON. – Et je consens à ton union avec Charles.

DE PRAINVILLE. – Mais!...

SAINT-LÉON, *sérieusement*. – Si vous refusez, monsieur, je ne suis plus garant de rien.

DE PRAINVILLE. – Allons!...

SAINT-LÉON. – Bien! signez, et laissez cela sur cette table... maintenant, suivez de point en point tout ce que je vais vous dire.

Scène dix-huitième

Les précédents, *puis* Charles, *puis* Jean-Baptiste.

CHARLES. – Ah! mes amis!... Valentine!... ma Valentine ne me reconnaît plus!

DE PRAINVILLE. – C’est ce maudit corsaire de Saint-Léon, qui est cause de cette chasse.

CHARLES. – Saint-Léon! vous me rendrez raison de votre conduite.

SAINT-LÉON. – J’y consens! mais avant, je dois assurer votre sort et celui de Valentine.

CHARLES. – Je l’ai perdue pour toujours!

SAINT-LÉON, *avec solennité*. – Silence! jeune homme, ou vous aurez dit vrai...

JEAN-BAPTISTE, *accourant*. – J’sommes tout essoufflés, not’ bourgeoise va comme le vent et j’peux pas la suivre.

SAINT-LÉON. – Où est-elle?

JEAN-BAPTISTE. – A r’vient.

SAINT-LÉON. – Te parle-t-elle?

JEAN-BAPTISTE. – Oh! qu’oui! a m’prend tantôt pour ane jeune fille, et dit qu’j’ai des roses dans l’toint et des sc...^{*} dans les ch’veux; eh! pis ci, eh! pis ça; j’peux pas vous dire tout c’qu’a m’conte.

SAINT-LÉON. – Reste là avec elle;... nous, tenons-nous à l’écart; je vous dirai quel est mon plan.

CHARLES. – La voici.

SAINT-LÉON. – Silence!

* Mot illisible dans l’édition consultée.

Scène dix-neuvième

Les précédents, *dans le fond du théâtre, et avant*
Valentine et Jean-Baptiste.

VALENTINE, *un rameau à la main.* – Hoamakaa!...
Hoamakaa!

JEAN-BAPTISTE. – A qui's qu'al en veut don?

VALENTINE, *lui donnant un coup.* – Répondras-tu?

JEAN-BAPTISTE. – Ah!... c'est à moi;... quoisque vous
voulez?

VALENTINE. – Je suis chef des habitants d'hochelaga;... je
suis ton maître.

JEAN-BAPTISTE. – La v'là t-y pas qui veut faire de moi un
savage!

VALENTINE. – As-tu vu Jacques Cartier, ce bon père des
enfants de la grande-terre?

JEAN-BAPTISTE. – Jacques Quarquier?... j'connais pas
c'quarquier-là.

VALENTINE. – Porte-lui ce rameau; c'est le signe de la
paix entre mes guerriers et les géants français.

JEAN-BAPTISTE. – Là ousque vous voulez que j'porte ça?

VALENTINE. – Aux Français.

JEAN-BAPTISTE. – Y'a longtemps qu'y sont pas par ici
pourtant.

VALENTINE. – Le fort Saint-Louis n'est pas loin?

JEAN-BAPTISTE. – J’sommes sujets anglais, à c’t’heure.

VALENTINE. – Anglais!... Ah!...

JEAN-BAPTISTE. – C’est pourtant ben sûr, allez.

VALENTINE, *d’un air enjoué*. – Te voilà? Caroline?

JEAN-BAPTISTE. – Quin, a m’prend pour Caroline!

VALENTINE. – Cet officier breton te fait-il toujours la cour?

JEAN-BAPTISTE, *riant*. – Pouf!... v’là-t-y pas un militaire qui veut s’marier avec moi?

VALENTINE. – Prends garde!... Ton père est riche, et peut-être cet amant n’est-il pas sincère?

JEAN-BAPTISTE. – Ça s’ra pas moi, qu’il attra’ra toujours.

VALENTINE, *riant*. – Ah! ah! ah! ah!

JEAN-BAPTISTE. – La v’la-t-y pas qui rie!

VALENTINE, *riant*. – Ah! ah! ah! ah!

JEAN-BAPTISTE, *riant*. – Ah! ah! ah! ah! J’rie aussi, la maladie m’gagne.

VALENTINE. – Voyez donc ce gros lourdeau, qui embrasse cette jeune fille?

JEAN-BAPTISTE. – Ousqu’a voit don ça?... J’ai beau r’garder, j’vois pas même ane bête, excepté moi.

VALENTINE, *chantant, d’une voix cassée*.

J’ai plus de soixante ans!

Et n’ai pas encore d’amant!

JEAN-BAPTISTE. – C’tu pauvre char p’tite vieille.

VALENTINE. – Allons! allons! mon garçon, embarque!

JEAN-BAPTISTE. – Nous v’là dans la mer à présent.

VALENTINE. – Tu crois que je ne suis pas capable de commander un bâtiment?

JEAN-BAPTISTE. – J’dis pas ça.

VALENTINE. – Donne-moi mon porte-voix, et attention au commandement!... Passe un ruban sur le cabestan!... Évente la toile!... chasse les voiles à l’arrière!... serre le vent!... accoste bord-à-bord!... à la traîne la chaloupe!... ferme bien le sabord!... la brise de large se fait!... Embarque l’amarre!... Tout le monde au cabestan!

DE PRAINVILLE, *avec feu*. – Vraiment! cette chère nièce ferait un bon commandant.

SAINT-LÉON. – Silence!

VALENTINE. – Ah! je connais parfaitement toutes les parties d’un vaisseau... Écoute, matelot, pour ton instruction.

JEAN-BAPTISTE. – Parbleu! not’ bourgeois m’en dit assez tous les jours.

VALENTINE. – Bout de pallan, quart de quille, fillet de bastingage, fosse de carénage, angle d’équerrage, estrop de cordage, nolis, drosse de ravage, rode de pompe, barre d’étambord, faux galants, bris d’estoc, haut banc de la misaine, escadre d’évolution, escadre d’observation, roulis, fer de calfat, bouteille de tribord.

DE PRAINVILLE, *transporté*. – Je l’embrasserais pour tout ce qu’elle dit!

SAINT-LÉON, *le retenant*. – Voulez-vous bien prendre patience?

VALENTINE, *déclamant*. –

Quel fantôme me poursuit

Dans l’épaisseur de la nuit!...

*Quelque soit l'endroit où mon oeil se repose
Je n'y vois que Cyprès, et non pas une rose.*

JEAN-BAPTISTE. – Là v'la qui s'jette dans l'triste, maintenant.

VALENTINE. – Le Saint-Laurent est un fleuve majestueux; que ses bords sont riants, combien ses habitants sont heureux! c'est un spectacle digne de l'admiration du monde; car, c'est un site créé par la main de Dieu.

JEAN-BAPTISTE. – Ah! ça! c'est ben vrai? pour Jean-Batiste, le Saint-Laurent est tout l'univers.

VALENTINE. – Écoute la chanson du pays!

JEAN-BAPTISTE. – La chanson du pays! Ah ben, mon gas, j'en suis.

VALENTINE, *chantant*. –

*Mon coeur soupire dès l'Aurore,
Le jour, un rien me fait rougir;
Le soir mon coeur soupire encore,
Je sens du mal et du plaisir.
Tout en mon âme te rappelle,
Je jouis de mon erreur.
Ah! dis-moi, comment on appelle,
Ce qui se passe dans mon coeur.*

*Je rêve à toi, quand je sommeille,
Ton nom m'agit et me séduit;
Je pense à toi, quand je m'éveille,
Partout, ton image me suit.
Tout en mon âme te rappelle, etc.*

JEAN-BAPTISTE. – Ah! bah! c'est triste ça; écoutez ben plutôt c't'elle-ci.

Air : Derrière chez nous, etc., etc.

Derrière chez nous y'a t'un étang,

En roulant ma boule;

Trois beaux canards s'en vont baignant.

Rouli, roulant,

Ma boule roulant.

En roulant, ma boule roulant,

En roulant ma boule, etc., etc.

JEAN-BAPTISTE. – Ah! Jarnigouaine, j'sommes tout éreinté, à force d'avoir dansé.

VALENTINE. – Mais, où donc est Charles? Il devait être dans mes bras... Qui peut le retenir?... Ah! j'oubliais, quand je l'accuse, que mon oncle se refuse à notre hymen. (*Elle va s'asseoir à la table.*)

SAINT-LÉON. – Attention à mes ordres!... Voici le moment de la cure. (*Saint-Léon place Charles près du fauteuil.*)

VALENTINE. – Écrivons d'éternels adieux à Charles! à mon oncle!... cet oncle cruel et généreux!... mais, que vois-je!... cet écrit!... mes yeux ne se trompent-ils point?

SAINT-LÉON. – C'est l'instant!... de la prudence!

VALENTINE. – J'ai bien lu!... Ce n'est pas un songe? Le capitaine consent enfin. Ah! Charles! Charles!...

CHARLES, à genoux. – Valentine! Valentine!...

VALENTINE. – C'est sa voix! Il m'appelle!... Où est-il?

CHARLES. – Me voilà!...

VALENTINE. – C'est lui!... Il est là!... (*Elle le regarde et le touche d'un air de doute.*) Mais non! c'est son ombre.

CHARLES. – C'est une réalité!

VALENTINE. – Dis-moi que tu m'aimes!

CHARLES. – Oui! Valentine, je t'aime!

VALENTINE. – C'est bien! c'est bien!... Ah! que ces mots sont doux!

DE PRAINVILLE. – Hissez le pavillon national, la victoire est à nous.

VALENTINE. – Mon oncle!

DE PRAINVILLE. – Oui! ma frégate favorite! c'est ton oncle qui pleure de joie... ça ne m'était pas arrivé depuis que j'abordai ce gros brick espagnol, et que je le coulai bas.

MME DERBOIS. – Ma chère Valentine!

VALENTINE. – Bonne amie!

SAINT-LÉON. – Dites encore que je ne suis pas bon médecin!

JEAN-BAPTISTE. – Ah! pour ça, m^osieur Saint-Léon, à vous le pompon! y fait des guérisons merveilleuses, et j'nous mettrons ent' ses mains, si j'dev'nons un jour plus fou que j'le sommes.

SAINT-LÉON. – Voilà ma réputation faite!

DE PRAINVILLE. – Taisez-vous! mauvaise planche de doublage!... Si ces enfants n'avaient été rendus à ma tendresse, je vous bombardais; car, vous êtes le seul coupable... (*à Valentine.*) Cette lettre était de lui, et c'est elle qui troubla ta raison.

VALENTINE. – Ah! mon oncle, ne le grondez pas! Si je lui dois mes peines, je lui devrai mes beaux jours.

SAINT-LÉON. – Voilà qui est parlé. Je vous remercie, mademoiselle, de votre généreux pardon... mais j'en ai un autre à obtenir. Mme Derbois, me donnerez-vous pour gage d'une réconciliation parfaite, cette jolie main que vous m'avez promise à certaines conditions, et pour laquelle j'ai failli faire trois malheureux?

MME DERBOIS. – Je ne sais si je dois tenir ma parole; vous vous entendez si bien à faire perdre la raison aux femmes.

SAINT-LÉON. – Mais! vous le voyez, je m'entends encore mieux à la leur rendre.

DE PRAINVILLE. – Allons! enfants, à demain les deux noces. Je veux moi-même en faire tous les apprêts. Une grande fête maritime; le Saint-Laurent garni de barges, comme dans la revue générale d'une escadre; tous nos habitants en matelots, la rame en main; nous nettoyerons l'artillerie, déploierons les voiles, serons attentifs aux signaux du commandant, et, vent en poupe, nous cinglerons vers l'île de l'hymen.

JEAN-BAPTISTE. – Ah! not' bourgeois! v'là justement les voyageurs qu'arrivent : ça va faire un fameux renfort à vot' flotte.

DE PRAINVILLE. – C'est bien! apprête les flacons pour le débarquement. Le verre en main, et la chanson des voyageurs; cela me rappelle le hissage d'une voile.

L'on entend chanter, dans la coulisse, le couplet suivant :

*À la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je m'y suis baigné.
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.*

*[Les voyageurs arrivent dans leurs bateaux. Ils s'arrêtent,
et débarquent en chantant la chanson du pays, qu'on répète
en coeur.]*

*J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je m'y suis baigné;
À la feuille de l'arbre,
Je me suis reposé.
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai. etc., etc.*

*[Jean-Baptiste verse à boire aux voyageurs; de Prainville
les incite à continuer leurs chants; les deux couples prennent
part à la fête.]*

Rideau.

Cet ouvrage est le 161^{ème} publié
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
n'est subventionné par aucun gouvernement
et est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.